

Il est vrai que j'ai logé six balles dans la tête de mon meilleur ami, et pourtant j'espère montrer par le présent récit que je ne suis pas son meurtrier. D'abord on dira que je suis fou – plus fou que l'homme que j'ai tué dans sa cellule à la maison de santé d'Arkham. Plus tard, certains de mes lecteurs pèseront chaque déclaration, la rapprochant des faits connus, et se demanderont comment j'aurais pu juger autrement que je ne l'ai fait après avoir regardé en face la preuve de cette horreur : ce monstre sur le pas de la porte.

Jusqu'alors, moi aussi je n'ai vu que folie dans les histoires extravagantes qui m'ont poussé à agir. Aujourd'hui encore, je me demande si je n'ai pas été trompé – ou bien si je ne suis pas fou après tout. Je ne sais pas, mais d'autres ont d'étranges choses à raconter sur Edward et Asenath Derby, et même les policiers flegmatiques ne parviennent pas à expliquer cette dernière visite effroyable. Ils ont mollement essayé de fabriquer une hypothèse de plaisanterie sinistre ou de vengeance de domestiques renvoyés, tout en sachant au fond d'eux-mêmes que la vérité est infiniment plus terrible et plus incroyable.

J'affirme donc que je n'ai pas assassiné Edward Derby. Je dirai plutôt que je l'ai vengé, et que, ce faisant, j'ai purgé la terre d'un fléau qui aurait pu par la suite déchaîner sur le genre humain des épouvantes indicibles. Il y a de redoutables zones d'ombre au bord de nos chemins quotidiens, et parfois quelque âme damnée force la frontière. Quand cela arrive, celui qui le sait doit frapper avant de se soucier des conséquences.

J'ai connu Edward Pickman Derby toute sa vie. De huit ans mon cadet, il fut si précoce que nous eûmes beaucoup de choses en commun dès qu'il eut huit ans et moi seize. C'était l'écolier le plus extraordinaire que j'aie jamais connu, et il écrivait à sept ans des vers d'un caractère sombre, fantastique, presque morbide qui stupéfiaient les professeurs autour de lui. Peut-être son éducation privée, sa vie recluse et choyée furent-elles pour quelque chose dans son précoce épanouissement. Enfant unique, il avait une fragilité organique dont s'alarmaient ses parents, qui l'adoraient et le retenaient d'autant plus étroitement près d'eux. On ne le laissait jamais sortir sans sa nurse et il avait rarement l'occasion de jouer librement avec d'autres enfants. Tout cela favorisa certainement chez le jeune garçon une vie intérieure singulière et secrète, où l'imagination lui ouvrait la seule route vers la liberté.

Quoi qu'il en soit, sa culture juvénile était prodigieuse et bizarre ; ses écrits nés sans effort me fascinaient malgré notre différence d'âge. J'avais à cette époque un penchant pour l'art d'inspiration plus ou moins grotesque, et je découvris chez ce jeune enfant une rare affinité d'esprit. Il y avait sans aucun doute, à l'arrière-plan de notre amour commun des ombres et des merveilles, l'antique cité, dégradée et subtilement redoutable, où nous vivions : Arkham, vouée aux sorcières, hantée de légendes, dont les toits à deux pentes, blottis et affaissés, et les balustrades effritées de l'époque géorgienne méditaient hors du temps au bord du Miskatonic au sombre murmure.

Le temps passa, je m'orientai vers l'architecture et renonçai à mon projet d'illustrer un recueil de poèmes démoniaques d'Edward, mais notre camaraderie n'en fut en rien affectée. L'étrange génie du jeune Derby s'épanouit remarquablement, et dans sa dix-huitième année son recueil de poèmes cauchemardesques fit vraiment sensation quand il parut sous le titre Azathoth et autres horreurs. Il entretenait une correspondance suivie avec le fameux poète baudelairien Justin Geoffrey, qui écrivit *Le Peuple du Monolithe*, et mourut en hurlant dans une maison de fous, en 1926, après sa visite d'un village hongrois de sinistre renommée.

En matière d'indépendance et de vie pratique, Derby avait en revanche un retard considérable du fait de son existence choyée. Sa santé s'était améliorée, mais ses habitudes de dépendance puérile étaient encouragées par des parents exagérément protecteurs, de sorte que jamais il ne voyageait seul, ne prenait de décisions personnelles ni n'assumait de responsabilités. Il apparut très tôt qu'il ne serait pas de taille à se battre en affaires ou sur le plan professionnel, mais la fortune familiale était assez solide pour que cela ne fût pas dramatique. Parvenu à l'âge d'homme, il gardait un air faussement enfantin. Blond aux yeux bleus, il avait le teint frais d'un enfant, et la moustache qu'il essayait de faire pousser ne se discernait qu'à peine. Sa voix était douce et claire, et son existence dorlotée et inactive lui donnait une rondeur juvénile plutôt que le ventre naissant d'une maturité précoce. Il était de bonne taille avec un beau visage qui en eût fait un grand séducteur si sa timidité ne l'avait retenu dans les études livresques et l'isolement.

Ses parents l'emmenaient chaque été à l'étranger, et il assimila très vite les aspects superficiels de la pensée et les formes d'expression européennes. Son talent, dans la ligne de Poe, tourna de plus en plus au style décadent, une autre sensibilité et d'autres aspirations artistiques commencèrent à s'éveiller en lui. Nous avions à cette époque de grandes discussions. J'avais fait mes études à Harvard, puis dans un bureau d'architecte à Boston, je m'étais marié et j'étais enfin revenu à Arkham pour y exercer ma profession, installé dans la demeure familiale de Saltonstall Street depuis que mon père vivait en Floride pour sa santé. Edward venait presque chaque soir, si bien qu'à mes yeux il

faisait partie de la maison. Il avait une manière personnelle de sonner ou de frapper qui devint un véritable signal codé et, le dîner fini, je guettais les sons familiers : trois coups brefs, suivis de deux encore après une pause. Plus rarement j'allais chez lui et regardais avec envie les livres mystérieux de sa bibliothèque qui grandissait sans cesse.

Derby étudia à l'université de Miskatonic à Arkham, car ses parents ne lui auraient pas permis de vivre en pension loin d'eux. Il y entra à seize ans et termina ses études trois ans plus tard, s'étant spécialisé en littérature anglaise et française, mais obtenant les meilleures notes en tout sauf en mathématiques et en sciences. Il fréquenta fort peu les autres étudiants, non sans envier la société « hardie » ou « bohème » dont il singeait le langage superficiellement « spirituel » et l'absurde affectation d'ironie, tout en souhaitant avoir l'audace d'adopter la même conduite douteuse.

En revanche, il devint un fervent de la tradition magique occulte, qui faisait et fait encore la réputation de la bibliothèque de Miskatonic. Toujours occupé, apparemment, d'imaginaire et de bizarre, il approfondit alors les véritables énigmes et alphabets secrets légués par un passé fabuleux pour guider ou dérouter la postérité. Il lut entre autres le terrible Livre d'Eibon, le Unaussprechlichen Kulten de von Juntz et le Necronomicon interdit de l'Arabe fou Abdul Alhazred, sans toutefois le dire à ses parents. Il avait vingt ans quand naquit mon fils – mon unique enfant – et parut heureux que je donne son nom au nouveau venu : Edward Derby Upton.

À vingt-cinq ans, Edward Derby était prodigieusement cultivé et assez connu comme poète et « fantaisiste », bien que le manque de contacts et de responsabilités ait ralenti son essor littéraire et gâté ses œuvres d'un défaut d'originalité et d'un abus d'érudition. J'étais peut-être son ami le plus intime – trouvant en lui une mine inépuisable de spéculations passionnantes, tandis qu'il se liait à mes conseils sur tous les sujets dont il ne voulait pas parler à ses parents. Il restait célibataire – plus par timidité, inertie et sujétion familiale que par inclination – et n'avait de rapports sociaux que très limités et de pure forme. Lorsque la guerre survint, son état de santé comme son caractère timoré le retinrent au logis. J'entrai à l'école d'officiers de Plattsburg, mais je n'eus pas l'occasion de partir outre-mer.

Ainsi les années passèrent. Edward avait trente-quatre ans quand sa mère mourut, et il resta prostré pendant des mois, frappé d'étranges troubles psychologiques. Son père l'emmena néanmoins en Europe, et il réussit à guérir sans garder de traces visibles. Il sembla par la suite en proie à une sorte de gaieté absurde, comme s'il avait en partie échappé à quelque esclavage insoupçonné, il se mit à fréquenter, malgré son âge, le groupe le plus « avancé » de l'université, et assista à des excès d'une extrême licence – il dut un jour, cédant à un chantage, payer une forte somme (qu'il m'emprunta)

pour cacher à son père sa complicité dans une affaire louche. Certaines rumeurs très bizarres circulaient au sujet de la bande extravagante de Miskatonic. On parla même de magie noire et d'événements absolument incroyables.